

Les artistes, “voyants” du futur

**Vendredi s’ouvre l’exposition événement
au musée des Beaux-Arts à Bruxelles :
“2050, une brève histoire de l’avenir”.**

**Basé sur un livre de Jacques Attali,
c’est le pendant belge de l’exposition
qui s’ouvre fin septembre au Louvre.**

**Des artistes d’aujourd’hui annoncent
les défis du futur et les utopies qui restent
possibles.**

Quand l’art d’aujourd’hui montre les défis de l’avenir

Avant-propos Guy Duplat

Dans le grand hall du musée des Beaux-Arts à Bruxelles, accroché au plafond, on découvre un satellite et, reliés à lui, deux astronautes habillés de tissus africains wax multicolores. C’est l’Afrique du futur imaginée par l’artiste anglo-nigérian Yinka Shonibare. A côté, un des bodybuilders de David Altmejd, un grand personnage façonné par ses propres mains et par celles d’autres, les mains de l’Europe (une œuvre acquise d’ores et déjà par le musée).

La présence de l’art contemporain dans le hall du musée des Beaux-Arts annonce l’exposition qui s’ouvre vendredi et qu’on découvrira en sous-sol, avec des œuvres d’une septantaine d’artistes importants d’aujourd’hui. Une exposition très narrative, volontairement très accessible à un large public (y compris le public cible des écoles), posant de grandes questions sur l’évolution chao-

tique de notre monde.

C’est aussi une prise de position implicite: l’art contemporain reste à l’ordre du jour au musée, malgré la fermeture, il y a près de cinq ans, du musée d’Art moderne et malgré la polémique qui agite les milieux artistiques sur cette décision et le manque actuel, cruel, de musées d’art moderne et contemporain à Bruxelles.

Attali et Prigogine

Pierre-Yves Desaiève, conservateur pour l’art contemporain au musée, spécialiste des arts numériques, et Jennifer Beauloye, chercheuse FNRS attachée au musée, font pour nous le tour de l’exposition en avant-première.

Le projet, ambitieux et original, est venu de Jacques Attali. En 2006, il publiait “Une brève histoire de l’avenir” où il s’appuyait sur le passé et le présent pour dégager les lignes de force et de fractures des cinquante prochaines années et nous permettre ainsi de

les infléchir. Car, s'il montrait que les défis à venir seraient effrayants, nous gardons la possibilité d'agir et de dégager des pistes d'espoir ("La Libre" reviendra sur ce sujet avec Jacques Attali dans de prochaines éditions).

Le prix Nobel belge Ilya Prigogine ne disait pas autre chose quand il montrait que l'humanité était arrivée à ce qu'il appelait un "point de bifurcation", de "catastrophe", aussi important que la révolution du néolithique, mais que, néanmoins, l'avenir restait ouvert et que l'on conservait la liberté de pouvoir l'in-

fluencer pour le meilleur ou pour le pire. Jacques Attali souhaitait trouver un pendant artistique à son livre. Il sait que les artistes sont des "prophètes", ceux qui peuvent trouver le brouillard qui nous entoure et dégager les lignes de l'horizon possible. Rimbaud disait déjà le rôle du poète: *"Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant et je travaille à me rendre voyant."* Novalis écrivait déjà avant lui: *"L'homme entièrement conscient s'appelle le voyant."*

Un voyant c'est aussi un "clignotant", celui qui annonce le danger. C'est aussi la petite lumière dans la nuit, comme la luciole d'antan dans la nuit des campagnes. Pasolini constatait que les lucioles avaient disparu avec la lumière aveuglante de nos villes et il appelait de ses vœux les artistes à devenir des lucioles, des petits phares dans la nuit humaine, et dans l'aveuglement d'une lumière trop vulgaire.

Dans l'histoire, les artistes, comme les poètes, ont toujours annoncé les

ruptures et les grandes guerres, ils ont créé des langages nouveaux pour les évoquer et aider à penser ce futur.

Avec le Louvre

Le projet d'Attali séduisit le Louvre et le Palais de Tokyo. Le premier se propose (ouverture le 24 septembre) d'explorer le futur à partir de l'art du passé et de quelques œuvres contemporaines. Le Palais de Tokyo devait analyser le futur à partir des artistes d'aujourd'hui, mais son directeur, Jean de Loisy, a dû abandonner le projet qui fut alors repris par le musée des Beaux-Arts de Bruxelles. Jacques Attali étant ravi de voir la suite de son expo se dérouler dans la capitale de l'Europe.

L'apport belge est aussi d'avoir pu compter sur de très nombreux prêts de galeries et de collectionneurs belges. Jacques Attali fut également le conseiller de l'exposition à Bruxelles, un conseiller *"très ouvert, toujours à l'écoute"*, disent les commissaires belges. *"La seule chose qu'il nous a vraiment recommandée est d'avoir chaque fois des œuvres qui insistent aussi sur la possibilité d'un avenir positif."*

Le résultat est très convaincant et narratif. Il n'y pas de cartels sous les œuvres mais des explications à l'entrée de chaque "chapitre" de l'expo.

Comme dans le livre d'Attali, il ne s'agit pas de moraliser ou d'instrumentaliser les œuvres. Celles-ci parlent d'elles-mêmes. Attali refuse d'ailleurs d'être "pessimiste" ou "optimiste". Il nous disait que lorsqu'on monte sur un terrain de football, on ne doit être ni l'un, ni l'autre, mais essayer de gagner.

**Dans l'histoire,
les artistes
ont toujours
annoncé
les ruptures
et les grandes
guerres.**

Un autre monde est possible

Reprenant le fil du livre d'Attali, l'exposition se décline en huit chapitres. D'abord, Los Angeles, 9^e cœur de "l'Ordre marchand" après Bruges, Venise, Anvers, Gènes, Amsterdam, Londres, Boston et New York. C'est la ville où naquit le microprocesseur et le symbole encore de la suprématie américaine.

Puis se suivent les chapitres sur le déclin de l'empire américain et la nouvelle géopolitique polycentrée, l'emprise du marché global, l'hyperconsommation qui vient pour nous distraire des peurs du monde. Ensuite, on évoque, via les artistes actuels, la planète menacée et la raréfaction de ressources, puis le rêve d'une immortalité par les découvertes génétiques, le temps des hyperconflits d'un genre nouveau, pour terminer vers un espace consacré aux utopies qui peuvent devenir réalité face aux désastres annoncés (Attali évoque l'hyperdémocratie).

Dans ce cadre, des œuvres directement accessibles évoquent ces défis comme la double vidéo de Wolfgang Staehle issue de webcams montrant le panorama de Manhattan avant, pendant et après le 11-9 (vidéo renvoyant à l'Empire State de Warhol). Plus loin, les frères Chapman créent un paysage halluciné où sont crucifiés les McDonald's. Mona Hatoum et Alighiero Boetti refont les cartes du monde.

Récif de corail en déchets

Certaines œuvres ont un impact particulier avec la crise des réfugiés, comme cette photographie de Panos Kokkinias, cumulant beauté formelle et sens tragique, montrant un soldat grec en costume traditionnel qui flotte, noyé, sur la mer de Grèce chérie des touristes.

Les mutations génétiques sont évoquées avec Hans Op de Beeck et le grand film hyperbaroque des Russes d'AES+F. Les pandémies sont illustrées à travers la belle vidéo de Michal Rovner.

L'exposition donne une place toute particulière au Netart, à l'émergence de formes neuves, grâce aux nouvelles technologies.

Mais on retrouve aussi les fortes photos d'Edward Burtynsky et de Gursky. Impressionnant aussi le récif de déchets du Louvaniste Maarten Vanden Eynde qui a fait fondre des tonnes de plastiques usagés formant alors comme un récif de corail, avec les mêmes formes et couleurs.

Dans un coin, un migrant semble dormir dans un sac de couchage. Hyperréaliste, il est en bronze peint (Gavin Turk).

Le parcours se termine par les utopies malgré tout possibles, y compris l'utopie de la beauté, ajouterait Jacques Attali. Au centre, la grande ville imaginaire, le Kinshasa utopique du Congolais Bodys Isek Kingelez et une œuvre mystique de Parmiggiani avec une échelle grimant vers un ciel indéfini. Au mur, une fresque de Mark Titchner avec cette affirmation: "Let the future tell the truth. Another world is possible".